



LA CHASTE VIE DE JEAN GENET

ENTRETIEN AVEC LYDIE DATTAS

Vous avez publié peu de livres. Écrivez-vous même quand vous n'écrivez pas ?

Lydie Dattas : Épouser un gitan ne m'a pas facilité l'écriture mais a peut-être parfois rendu mon écriture plus intense. Car même quand on n'écrit pas on a encore des oreilles, et c'est en écoutant parler par des gitans piémontais que j'ai le mieux appris à écrire ma langue. Le plus beau français que j'aie jamais entendu n'est pas celui des grands poètes mais celui des manouches français. Bien sûr, ce langage n'est pas organisé littérairement, mais sa force m'a puissamment inspirée. Les gitans vivent si près des racines puissantes de la vie que leur langage jaillit avec une vitalité que je n'ai rencontrée nulle part ailleurs. Les gitans sont des poètes qui n'écrivent pas – Alexandre Romanès ou Jean-Marie Kerwich sont des exceptions qui confirment la règle. Même s'ils n'écrivent pas de poèmes, ils sont les créateurs des plus belles inventions verbales qui soient et rien que pour cela ils devraient être respectés autant que de vrais poètes. Arthur Rimbaud est battu chaque fois qu'ils ouvrent la bouche.

Dans *La Foudre*, vous évoquez votre habitude de raturer ce que vous écrivez. Y a-t-il beaucoup de livres de vous qui n'ont pas vu le jour, bien qu'ils aient été écrits ?

Mon premier recueil de poèmes, Noone, publié quand j'avais vingt ans, était au départ un gros livre. Mais quand j'ai reçu les épreuves, j'ai été déçue par moi-même et j'ai jeté les trois quarts de mes poèmes. Il n'est plus resté qu'une toute petite plaquette, si mince que le Mercure de France ne voulait plus la publier ! Sur l'insistance de Jean Grosjean, il a fini par le faire quand même. Plus tard, vers trente-cinq ans, j'ai écrit un autre livre que je lui ai montré aussi. À cette époque, j'étais mariée à un gitan et je faisais du rempaillage de chaises et des paniers. Après avoir lu mon manuscrit, Jean Grosjean m'a félicitée vigoureusement de faire du rempaillage puis, me parlant de mon manuscrit, il m'a dit rêveusement : « C'est moins utile qu'un panier... » Le soir même, je l'ai jeté. Je ne l'ai jamais regretté parce que Grosjean avait l'oreille absolue. Il était un lecteur infallible parce qu'il ne tenait aucun compte des modes littéraires. Il regardait pour voir s'il y avait une vraie nécessité humaine dans un texte. J'ai eu une chance extraordinaire de le rencontrer, et beaucoup de chance aussi de n'avoir pas laissé passer cette chance. J'ai cru en son jugement et ça m'a permis d'avancer.

Au milieu d'une apparente pause, vous écrivez *La Nuit spirituelle*, en 1977, lors de votre rencontre avec Jean Genet. Comment l'a-t-il reçue ?

Jean Genet venait de s'installer dans l'immeuble le Bouglione, à Pigalle, où je vivais avec mon mari, Alexandre Bouglione, aujourd'hui Romanès. Le soir de son installation, je suis descendue dans sa chambre parce que j'avais pour ses livres une énorme admiration. Nous avons discuté et je lui ai dit mon désaccord sur certains de ses points de vue. Genet m'a fait dire le lendemain que je n'étais qu'une femme et qu'il détestait les femmes. Cette parole a été le déclencheur de *La Nuit spirituelle*, ranimant douloureusement en moi cette question, qui me hantait depuis longtemps : « Y a-t-il une légitimité pour une femme à écrire ? », ou bien : « L'écriture est-elle une trahison à la vocation charnelle de la femme ? » Mais d'abord, il me fallait tuer Genet. Être méprisée par quelqu'un que j'idolâtrais presque avait été une expérience si humiliante qu'il fallait absolument que je fasse toucher terre à son diable. Or je savais que je ne pouvais le vaincre qu'en me situant dans le même domaine que le sien : celui de l'écriture, car seule l'écriture lui importait. Il fallait que mon écriture soit si forte qu'elle l'oblige à revenir vers moi. C'était presque une question de vie ou de mort pour moi. Alors je suis entrée dans une sorte de transe et j'ai commencé à écrire *La Nuit spirituelle*. Après l'avoir lue, Genet a dit : « J'ai pris une gifle » puis « C'est aussi beau que ce que j'aime le plus : Nerval et Baudelaire. » Avec une honnêteté parfaite, il est revenu me voir et nous sommes devenus de grands amis.

Avez-vous trouvé aujourd'hui une réponse à la question que pose *La Nuit spirituelle* ?

Évidemment, les femmes écrivent ce qu'elles veulent et il n'y a rien à objecter. Mais en Occident, pour égaler les hommes, les femmes les imitent dans ce qu'ils ont de pire, ce qui est la meilleure façon de leur demeurer inférieures, cela jusque dans l'écriture. Elles paraissent renier leur extraordinaire pouvoir de donner la vie, ou bien elles le relèguent à une place inférieure, comme si c'était une chose humiliante. Mais donner la vie, et surtout éduquer un enfant et lui transmettre des valeurs, est aussi extraordinaire qu'écrire un livre. Plutôt que de devenir la caricature de l'homme, la femme gagnerait à investir son propre royaume. Elle a naturellement dans sa jeunesse un pouvoir immense sur l'homme : elle serait invincible si elle renforçait spirituellement – et non pas intellectuellement – ce pouvoir. Mais pour cela, encore faudrait-il que la femme retrouve un instinct qu'elle a perdu dans nos sociétés occidentales. Qu'il s'agisse des femmes ou des hommes, le vrai problème, c'est le fait qu'il n'y a plus de vie spirituelle – je ne dis pas forcément religieuse – en Occident. Ce qui est plus souvent proposé, ce sont des recettes de bonheur ou de méditation préfabriquées qui n'ont aucun intérêt.

Vous évoquez cette vie féminine gitane dans *La Foudre*. Sur quoi se fonde son équilibre ?

Mes maîtres n'ont pas été Bourdieu, Deleuze ou Lacan mais, à cause de la vie que j'ai menée, le poète Jean Grosjean et les gens du voyage. Ils ont réveillé en moi le désir d'une vie simple, d'un retour à l'Éden primordial. Il existe dans les couples de manouches français une camaraderie à la façon d'Adam et Ève que je n'ai trouvée nulle part ailleurs. L'équilibre de cette vie est fondé sur le respect de la différence entre hommes et femmes mais aussi sur l'harmonie avec le monde naturel qui les entoure. Dans ma jeunesse, malgré les difficultés en tout genre et la rudesse des gitans, j'ai goûté au paradis. Aujourd'hui, ce monde se perd à toute vitesse. Les méfaits de la technologie touchent en premier ces peuples purs. On détruit les gitans comme on a détruit les Inuits ou les Indiens.

Qu'est-ce que notre monde a perdu ?

Le monde moderne détruit peu à peu la part humaine de la vie. C'est une évidence que tout le monde a sous les yeux mais contre laquelle personne ne se bat. Il suffit de voir comment tous les peuples se sont laissés prendre aux attraits de la technologie. Ce monde d'images qu'elle véhicule est d'abord un monde de chiffres qui n'est plus à son tour qu'un monde d'argent où le prestige du langage perd chaque jour du terrain. Je n'ai pas changé de milieu à vingt ans par goût de l'exotisme – après tout, les manouches étaient aussi français que moi –, mais plutôt comme on va vers une santé plus grande, vers une langue plus vivante. Restés hors de la modernité, les gitans ont conservé longtemps un instinct puissant de la vie et un sens de l'autre que la société française semble avoir définitivement perdu. Je dis là des banalités mais aujourd'hui, l'attraction du progrès est si puissante sur les jeunes qu'il faut être très fort pour en rattrapper. Pour résister aux milliards d'images que propose un écran, il faut plus de force psychique que pour grimper au sommet de l'Everest. Ceux qui parviennent encore à s'intéresser à leurs voisins et à se contenter d'une vie simple sont les véritables héros modernes.

Que peut la poésie dans ces conditions ?

On croit que la poésie est une petite chose qu'on ajoute à la vie comme un luxe superflu, or c'est exactement le contraire : la poésie véritable – c'est-à-dire une parole assez humaine pour être contagieuse et faire bouger les cœurs – est le premier signe qu'une civilisation est en bonne santé. Quand une maison d'édition ne publie plus de bonne poésie, ou plus de poésie du tout, on peut être sûr qu'elle va mal, car cette espèce de laboratoire spirituel qu'est la poésie est le meilleur reflet de la vitalité d'une culture et d'un peuple. Comme un oiseau, quand un homme est en parfaite santé mentale, il chante. Quand la poésie devient une chose ennuyeuse pour tout le monde, ce n'est pas le signe que toute poésie est ennuyeuse, mais le signe qu'il n'existe plus d'éditeurs capables de reconnaître la grande poésie. Bien sûr que la mauvaise poésie est mauvaise ! Les lecteurs ne s'y trompent pas qui ne veulent plus en lire, mais la bonne ? Après tout, Victor Hugo eut des funérailles nationales. Puisque la poésie n'est rien d'autre que le langage porté à son point d'incandescence, pourquoi en serait-il autrement aujourd'hui ? Quel homme politique ne rêverait d'avoir le lyrisme de Jean Genet ou de Rimbaud ? C'est là que prime la qualité des lecteurs professionnels. En choisissant des lecteurs médiocres, un éditeur pourra faire beaucoup d'argent en publiant des romans dans l'air du temps, mais s'il n'a pas de grands poètes à mettre dans son catalogue, s'il n'a pas de lecteurs capables de les détecter au lieu de se laisser bluffer par les m'as-tu-vu de la poésie, il coulera l'avenir littéraire de sa maison. La mort de la poésie n'est ni plus ni moins à long terme que la mort de l'homme.

Vous êtes liée au monde du théâtre par votre mère actrice. Elle souhaitait même que vous deveniez actrice vous-même.

Le poète Jean Grosjean posait ainsi la question : « Connais-tu ton rôle ? » J'ai eu très tôt le sentiment que je voulais jouer mon propre rôle. Le monde est un théâtre réel, et les rôles qu'on y joue sont de loin les plus passionnants puisqu'ils impliquent des morts et des naissances véritables, ainsi que le risque pris d'un texte constamment improvisé. En Orient le théâtre n'existe pas, parce que les gens vivent entièrement leurs rôles. Mais en Occident, on a eu besoin du théâtre pour vivre la vie complètement. Aujourd'hui – et c'est un paradoxe absolu –, avec l'arrivée du virtuel le théâtre occidental a soudain pris un relief étonnant. Sous la menace d'un monde toujours plus faux nous menaçant de ses effets spéciaux, il a enfin gagné ses lettres de noblesse : l'homme prend enfin sur scène le temps de vivre qu'il ne s'accorde plus dans la vie, et grâce à la densité des dialogues il redonne à son interlocuteur – donc à l'autre – une existence véritable. Aller au théâtre aujourd'hui, c'est presque faire l'épreuve heureuse d'une sorte de rééducation mentale, d'obligation d'attention soutenue à la parole de l'autre. Les acteurs de théâtre apparaissent presque comme les moines d'un ordre religieux laïcs, de même que les danseurs classiques. Tout ce qui prône une sorte de lenteur et de silence, d'intériorité, vient se dresser contre la dictature de l'image.

Vous avez fuit le milieu théâtral pour entrer dans le monde bien réel des gitans. Quelle a été votre réaction à la demande d'Olivier Py de présenter vos textes au Festival d'Avignon ?

J'ai toujours aimé la vie secrète et sauvage, tandis que ma mère, quoique très secrète dans la vie, rêvait de la lumière de la rampe. Dès l'adolescence je me suis construite contre cet univers d'illusion, car la souffrance morale perpétuelle de ma mère me rendait trop sensible l'évidente fragilité des acteurs, et j'ai épousé un gitan. Pour moi le cirque gitan n'était pas un spectacle mais un petit monde circulant à l'intérieur du grand. Les prestiges du théâtre avec ses loges dorées et ses acteurs plus grands que nature sont si forts que je savais que j'y succomberais si je ne m'en allais pas très loin. Avec une audace de poète, Olivier Py a rouvert au fond de moi cette porte de velours rouge que j'avais claquée dans ma jeunesse. Qu'un metteur en scène de théâtre braque un projecteur sur une œuvre qui s'est faite dans la nuit du secret le plus profond est une sorte de pied de nez divin du destin, qui me réjouit comme tout ce qui est vraiment imprévisible – donc vivant. Mais on ne renie pas si facilement ses origines : dans ma façon de m'habiller, que je voudrais vraiment sobre, il y a toujours un détail un peu vulgaire qui se rajoute de lui-même malgré moi, comme une espèce de sort jeté – une petite frange pailletée, une ceinture de cuir doré, un bracelet de cuivre en trop, qui sont certainement cousins des oripeaux de théâtre tels que je les ai vus dans la malle de tragédienne de ma mère.

Propos recueillis par Marion Canelas.

<p>68^e ÉDITION</p>	<p>Tout le Festival sur festival-avignon.com</p> <p>f t i s</p> <p>#FDA14</p>	
<p> Pour vous présenter cette édition, plus de 1750 personnes, artistes, techniciens et équipes d'organisation ont uni leurs efforts, leur enthousiasme pendant plusieurs mois. Plus de la moitié relève du régime spécifique d'intermittent du spectacle. Ce carré rouge est le symbole de notre unité.</p>		